

## Heureuse rencontre (L'), en un acte et en prose

Auteur : Rozet, Mme ; Falconnet, Françoise-Cécile (1738-1819)

### Description & Analyse

DescriptionComédie en un acte et en prose

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

28 Fichier(s)

### Les mots clés

[Théâtre \(Comédie\)](#)

### Informations éditoriales

Localisation du documentBibliothèque de Lyon, Part-Dieu, Silo Ancien (cote 358943)

Identifiant Ark sur l'auteur

- <http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb10206646x>
- <http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb12001378f>

### Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie)

Eléments codicologiques28 p. (A la fin, réclame pour Jacques Garrigan, impr.-libr. à Avignon ; in-8)

Date1771

LangueFrançais

### Édition numérique du document

Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s)Macé, Laurence (édition scientifique); Suze, Isabelle (édition

numérique)

## Citer cette page

Rozet, Mme ; Falconnet, Françoise-Cécile (1738-1819), *Heureuse rencontre (L')*, en un acte et en prose, 1771

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 16/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/396>

Copier

Notice créée par [Isabelle Suze](#) Notice créée le 20/02/2023 Dernière modification le 23/05/2023

---

369. *Comédie*.

*L'HEUREUSE* 358943

# RENCONTRE,

*COMÉDIE*

EN UN ACTE ET EN PROSE;

PAR MESDAMES R..., ET...,

---

NOUVELLE ÉDITION.

---



*A PARIS,*

Chez DIDOT l'aîné, Libraire & Imprimeur, rue Pavée,  
près du Quai des Augustins.

---

M. DCC. LXXIV.

*'Avec Approbation & Privilege du Roi.'*



## *A C T E U R S.*

V I N C E N T.

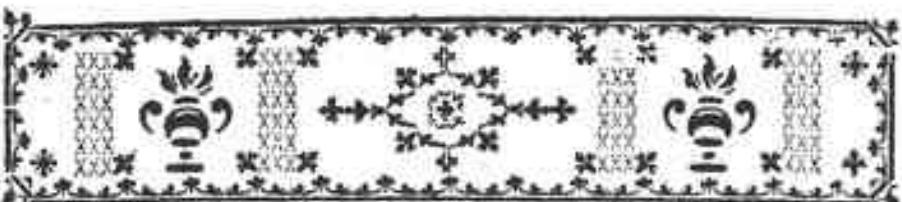
Madame V I N C E N T.

L A U R E N C E , Fille de Vincent.

V A L E N T I N.

U S T A C H E , Soldat , Fils de Vincent.

L E S E R G E N T.



# L'HEUREUSE RENCONTRE, COMÉDIE.

## SCÈNE PREMIÈRE.

**V**INCENT, *seul.*  
E que c'est que la vie! Ah! vivre, c'est avoir du souci; de l'embarras. Quand j'étois garçon, j'étois amoureux, ma maîtresse ne vouloit pas m'écouter, elle me faisoit donner au diable. Je l'épousai; & depuis, à mon tour, je ne l'écoute gueres; elle me fait damner, c'est cent fois pis. Nous travail-lons toute l'année, & au bout vient une mauvaise récolte. La grêle abîme nos vignes, le raisin coule, ou il pourrit. Cependant il faut manger, il faut boire sur-tout. Et le Seigneur, & le Décimateur & le Collecteur... Pauvre moi! Pauvre Vincent! Que de peines! Et puis mourir! J'avois un garçon, un fainéant, un libertin, il s'est engagé: on me mande que les troupes l'ont rangé. Il est Am... Anspeffade; à la bonne heure, il se poussera. Mais sa sœur, la petite friponne! S'amouracher d'un jeune godelureau, qui, à la vérité, n'est pas laid, mais voilà tout, qu'on ne connoît ni d'Eve ni d'Adam, qui n'est rien que le garçon laboureur du compere Médard... Et elle veut l'épouser; je ne le souffrirai mordi pas... Tandis que son frere s'avance, qu'il peut devenir Général, Caporal, que fais-je? Le bel honneur d'avoir pour beau-frere le valet du Compere! Oh! nous allons voir, nous allons voir... Laurence, eh! Laurence.

A ij

## SCENE I.

VINCENT, LAURENCE.

LAURENCE.

P Lait-il, mon pere?

VINCENT.

C'est aujourd'hui Dimanche : as tu été chez ton parrain ?

LAURENCE.

Oui, mon pere.

VINCENT.

Et par où as-tu passé pour aller chez ton parrain ?

LAURENCE.

Derrière la maison du coempereur Médard.

VINCENT.

Et ne t'avois-je pas défendu de passer par-là ?

LAURENCE.

Vous m'aviez défendu de passer par devant.

VINCENT.

Et vous avez donné le bras à M. Valentin ? N'est-ce pas ?

LAURENCE.

Pardonnez-moi, mon pere.

VINCENT.

Vous mentez, Laurence, vous mentez ; cela se lit dans vos yeux.

LAURENCE.

Ah ! mon pere, je vous fais excuse : je ne lui ai pas donné le bras, il me l'a pris malgré moi.

VINCENT.

Et que vous a-t-il dit, s'il vous plaît, pendant le chemin ?

LAURENCE.

Je n'en fais rien. Comme vous ne voulez pas que je lui parle, je n'ai pas osé l'écouter, parce que je n'aurois peut-être pas pu m'empêcher de lui répondre. Pourtant j'ai entendu qu'il me disoit : « Laurence, vous ne m'aimez plus : eh bien ! » je m'en irai ; mais dites-moi ce que je vous ai fait ». Je l'ai regardé, il avoit les larmes aux yeux ; &amp; comme il m'a demandé si j'irois sous les ormes avec les autres aujourd'hui, je lui ai serré la main.

VINCENT.

Ouais ! ..... Et voilà comment les filles sont obéissantes ! Il me prend envie de..... (*Il fait semblant de la vouloir frapper.*) Mameselle, je vous défends d'aller à la danse cette après-midi, entendez-vous ?..... Et si vous y allez..... vous ferez de quel bois je me chauffe. Rentre à la maison aider ta mère à faire le ménage ; va, marche. (*En la regardant aller.*) Oui, oui, pleure, va.

## S C E N E I I I.

VINCENT, *seul.*

JE ne connois rien d'aussi têtu qu'une fille amoureuse. La mienne seroit capable de quelque folie. J'aurai beau faire, ils se parleront toujours. Il n'y a qu'un moyen : il faut que son Valentin parte. Quand elle ne le verra plus, elle ne l'aimera plus. Ah ! si mon garçon que j'attends étoit ici, qu'il le feroit bien dénicher ! Car, d'en parler au compere Médard, c'est peine perdue ; il dit que c'est un bon travailleur, qu'il en est content ; il veut que je lui donne ma fille.

## S C E N E I V.

VINCENT, Mde. VINCENT.

Me. VINCENT.

QUEL'avez-vous donc fait à notre fille, Vincent ? Je l'ai laissée appuyée sur la table, la tête dans ses mains : cette pauvre enfant se désole.

VINCENT, *brusquement.*

Tais-toi, toi, & ne viens pas me casser la tête avec ta fille.

Me. VINCENT.

Vous êtes trop rude, mon mari.

VINCENT, *contrefaisant sa voix.*

Et vous trop douce ma femme.

Me. VINCENT.

Il ne faut pas conduire ainsi la Jeunesse.

VINCENT.

Qu'est-ce à dire ; il ne faut pas ? Vous voiliâ bien plaisante avec vos avis ! Et pour qui me prend-on ici ? pour un Jean de Nivelle ? Voyons, réponds : est-ce ma fille ? tu n'oserois me dire que ce ne l'est pas. Le Charbonnier est maître dans sa cabane, la dime est au Curé, la taille au Roi ; & jarni, puisque c'est ma fille ; j'en suis le maître ; & je suis ton maître aussi, parce que tu l'es ma femme.

Me. VINCENT.

Mais vous n'êtes pas son maître pour lui faire du mal ; peut-être ?

VINCENT.

Qu'appelles-tu, faire du mal ? J'ai eu envie de lui donner quelques soufflets : est-ce que cette envie lui a fait du mal, quand je ne l'ai pas touchée ?

6 L'HEUREUSE RENCONTRE ;  
Me. VINCENT.

Mais vous lui avez dit quelque chose qui lui a fait de la peine ?

VINCENT.

Eh ! oui, je lui ai défendu de voir son amoureux ; la pauvre petite ! va la consoler, va. Fais mieux, cours chercher son Valentin, il l'empêchera de pleurer. Jarnonce, ma femme, si vous aviez bien rempli les devoirs d'une bonne mère, cela n'arriveroit pas.

Me. VINCENT.

Mais c'est vous qui êtes cause qu'elle l'aime.

VINCENT.

Comment ! c'est moi ! en voici bien d'une autre : quand je lui défends de le voir, de lui parler, c'est moi qui suis cause qu'elle l'aime ?

Me. VINCENT.

Oui, justement. Tenez, votre fille n'y songeait pas ; vous avez été la tracasser ; Valentin par-ci, Valentin par-là ; il est joli, elle y a fait attention ; vous avez voulu empêcher ce jeune homme de venir chez vous, votre fille a fait tout ce qu'elle a pu pour le voir ; il l'a demandée en mariage, vous l'avez refusé, elle en a tout-à-fait raffolé. Ainsi vous voyez bien que.....

VINCENT.

Ainsi je vous bien que la fille n'est qu'une petite entêtée, & la mère, une folle & une babillardre.

Me. VINCENT.

Mon Dieu ! Vincent, comme vous me parlez ! Vous ne m'auriez pas dit cela il y a vingt-cinq ans.

VINCENT.

Vingt-cinq ans, vingt-cinq ans..... peut-on se souvenir de vingt-cinq ans, & camper toujours cela au nez des gens ? J'étois un nigaud, il y a vingt cinq ans, & je ne le suis plus. Je croyois qu'une femme étoit toujours douce, toujours bonne, toujours complaisante ; mais ouiche ! tu creverois plutôt que de ne pas venir m'ergotter, me contrecarrer, me faire tourner la cervelle.

Me. VINCENT.

Je ne vous fais rien, Vincent, si j'ai raison.

VINCENT.

Comment ! ce n'est donc rien d'avoir raison contre ton mari ? mais écoute une fois, comme en cent : vous aurez beau, ta Laurence & toi, venir me corner aux oreilles, c'est ceci, c'est cela, patati, patata, c'est ma fille ; je suis son père, je la marierai comment, & quand il me plaira ; & ce ne sera pas avec Monsieur Valentin.

## SCENE V.

Me. VINCENT, VINCENT, LAURENCE.

**L A U R E N C E.**

Mon pere, mon pere, voilà mon frere Ustache.

**V I N C E N T.**

Ton frere Ustache ? & où est-il, où est-il ?

**L A U R E N C E.**

Il vient vous trouver, il pose son havresac sur le coffre, tenez, le voilà.

## SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS. USTACHE.

**V I N C E N T.**

AME ! bon jour, mon garçon, bon jour, mon pauvre Ustache. Viens, que je t'embrasse.

**M e. V I N C E N T.**

Viens que je te ferre dans mes bras. Que je suis aise de de te voir !

**U S T A C H E.**

Bon jour, mon pere ; bon jour, ma mere : je suis bien-aise aussi de vous embrasser.

**V I N C E N T.**

Et comment te portes-tu, mon enfant ? Vois, notre femme, comme il a grandi ! Eh ! bien, que dis-tu de l'armée ? c'est une belle chose, n'est il pas vrai ? oh ! tu me conteras tout ce que tu as vu ; car j'aime qu'on me conte, moi. Mais à propos, es-tu venu à pied ?

**U S T A C H E.**

Oui, mon pere.

**V I N C E N T.**

Comment ! tu es Anspeffade ! est-ce que tu n'as pas encore un carrosse ?

**U S T A C H E.**

Pas tout-à-fait encore, mon pere ; mais il ne faut pas que cela vous étonne. J'ai fait route avec mon Sergent, qui est plus que moi dans la compagnie : il a profité, comme votre fils de la commodité du chemin.

**V I N C E N T.**

Vous êtes venus à pied ? pauvres diables ! Et pourquoi ne l'as-tu pas amené chez nous, ton Sergent ?

L'HEUREUSE RENCONTRE;  
USTACHE.

Il y viendra, mon pere : mais il s'est arrêté au premier bouchon pour s'y habiller. Dame ! c'est que c'est un grivois !.... C'est qu'au Régiment, il étoit toujours avec les Officiers : il a étudié, il sait des livres par cœur ; & puis il vous fait des contes, il faut l'entendre ! c'est à mourir de rire.

VINCENT.

Bon, tant mieux, il nous amusera. Mais dis-moi : puisqu'il est si ami des Officiers, pourquoi a-t-il quitté le régiment ?

USTACHE.

D'abord il a un congé de sé mestre, & son pays n'est pas loin d'ici ; ensuite, il est chargé de faire recrue : nous verrons..

VINCENT.

Il y a de la jeunesse ici : quand on te verra comme tu es, cela tentera. Moi, j'aime qu'on aille servir le Roi, & si j'étois jeune encore.... je voudrois sur-tout un beau nom de guerre. A propos, dis-moi un peu le tien.

USTACHE.

Je m'appelle la Valeur, & voilà pourquoi tout le monde m'aime dans le Régiment. Mais, mon pere, savez-vous que nous n'avons pas mal marché ce matin ? Est-ce qu'on ne boit plus dans notre pays ?

VINCENT.

Ah ! ah ! Monsieur Ustache, vous ne laissez rien dans le verre, à ce que je vois : allons, allons, je t'en aime mieux, tu tiens de ton pere. Viens, mon fils, viens ; il nous reste un tonneau de vin vieux, & morguienne, nous le mettrons à sec avant que tu t'en ailles. Ecoute, toi, Laurence ; tu t'en iras chercher ce Monsieur Sergent à son auberge, dans une demi-heure, pas ayant, entends-tu ? parce que, quand on a des étrangers, il faut faire attention à eux, & je veux jaser sans gêne avec mon fils, dans ces premiers momens ; & sur-tout tu n'iras pas à la danse, non.

USTACHE.

Pourquoi donc, mon pere ?

VINCENT.

Je te le dirai tantôt.

— — — — —

S C E N E V I I .

**L A U R E N C E , seule.**  
J'ai bien du plaisir à revoir mon frere ; mais je n'ose pas rentrer dans la maison, parce que mon pere va lui parler de Valentin & de moi ; cela me feroit honte, me feroit peut-être pleurer,

## C O M É D I E.

pleurer. J'ai envie, en attendant que j'aille à cette auberge, d'entrer dans le jardin pour y faire un bouquet.... Oh ! non, je ne verrai pas Valentin. Ah ! si je pouvois le rencontrer en passant par le village ! Le cœur me bat d'y penser ; mais il sera à la danse, il croit que je m'y trouverai. Je n'irai pas, mon père me l'a défendu ; j'en suis bien mortifiée. Ce n'est pas que je me soucie de danser, & si Valentin n'étoit pas sous l'ormeau.... Comme je m'ennuie ! comme je désobéirois à mon père, si je.... mais non... Valentin lui-même m'en faueroit mauvais gré. Je suis bien sûre qu'il est triste aussi, lui. Triste... peut-être je me trompe, peut-être que Rosette, qui lui fait les yeux doux, l'a fait asseoir à côté d'elle, peut-être il tient sa main dans les siennes, peut-être qu'il danse avec elle. Ah ! Valentin, je n'en ferois pas tant, moi ; si vous n'étiez pas d'une assemblée, assurément on auroit beau me venir prier, je refuserois tout le monde. (*appercevant Valentin.*) Ah !

## S C E N E VIII.

V A L E N T I N , L A U R E N C E .

L A U R E N C E .

C'Est vous !

V A L E N T I N .

Oui. Cela vous étonne, Mademoiselle Laurence ?

L A U R E N C E .

Non ; je songeois à vous. Mais, Valentin, allez-vous-en si mon père venoit..... Si mon frère, qui vient d'arriver fortroit....

V A L E N T I N .

Votre frère est arrivé ! Ah ! que j'en suis joyeux ! Vous m'avez dit qu'il vous aimoit, je ferai en sorte qu'il m'aime aussi, & s'il pouvoit gagner Monsieur Vincent....

L A U R E N C E .

J'y ai déjà bien pensé ; mais, je vous en prie, allez-vous-en. Je tremble que l'on ne nous apperceoive.

V A L E N T I N .

Je vais vous obéir. Je vois bien que vous n'avez plus de plaisir avec moi.

L A U R E N C E .

Ah ! si je n'en avois pas.....

V A L E N T I N .

Vous en avez ! Laurence, ma chère Laurence, laissez-moi vous voir, vous parler, laissez-moi respirer ; car je ne suis bien qu'où vous êtes : tenez, approchons-nous de cette palissade ; je me mettrai derrière ; si quelqu'un paroît,

B

10 L'HEUREUSE RENCONTRE ;  
nous le verrons , je m'éloignerai ; ayez pour moi cette com-  
plaisance. Hélas ! si je n'étois soutenu par l'espérance qu'un  
jour nous adoucirons votre pere , je serois mort de chagrin.

L A U R E N C E .

Adoucir mon.pere !.... je ne serai pas si heureuse.

V A L E N T I N .

En me disant cela , vous faites croître ma peine , ma Lau-  
rence : j'ai fait parler à Monsieur Vincent : je veux tout es-  
sayer ; je lui parlerai moi-même ; je le prierai à genoux ;  
c'est votre pere , il doit avoir un bon cœur ; je l'attendrirai ,  
il m'accordera sa fille.

L A U R E N C E .

Et s'il vous refuse ?

V A L E N T I N .

S'il me refuse , je m'adresserai à votre frere , je lui dirai  
dem'engager , nous irons à la guerre , ensemble & j'espere que  
quelque bon coup de fusil me débarrassera de ma tristesse : si  
pourtant , quand je serai loia d'ici , la tristesse me laisse assez  
de temps en vie ; car tenez , Laurence , quand je songe qu'il  
faut vous quitter , mon pouls ne bat plus , j'ai froid par tout  
le corps.

L A U R E N C E .

Valentin , mon pauvre Valentin.

V A L E N T I N .

Ma chere Laurence ! ... vous pleurez !

L A U R E N C E .

Ah ! si j'étois ma maîtresse ....

V A L E N T I N .

Eh bien ?

L A U R E N C E .

Vous ne me devinez pas ?

V A L E N T I N .

Si c'est ce que je devine , dites-le-moi tout haut , ne crai-  
gnez pas de me faire trop de plaisir.

L A U R E N C E .

Eh bien ! si j'étois ma maîtresse , Laurence seroit à vous.

V A L E N T I N .

Grand Dieu ! Et après cela je suis encore malheureux !  
Oh ! oui , plus malheureux que je n'étois. Ah ! Laurence ,  
peut-être je n'aurai jamais le bonheur de vous voir ma femme ,  
vous serez celle d'un autre ; il vous aimera ; pourroit-il ne  
pas vous aimer ? Mais jamais il ne vous aimera comme moi.

L A U R E N C E .

Valentin , qu'est-ce que vous avez le courage de me dire ?  
La femme d'un autre que vous ! Non , non , rien ne m'y

## C O M É D I E.

II

Seroit résoudre. Eh ! que m'importe , quand il m'aimeroit autant que vous ? je ne l'aimerois pas , moi.

V A L E N T I N .

Que dit votre mere ?

L A U R E N C E .

Elle nous plaint , & voudroit pouvoir nous servir ; mais mon pere ne l'écoute pas.

V A L E N T I N .

Mais pourquoi ne veut-il pas de moi ?

L A U R E N C E .

Je n'en fais rien.

V A L E N T I N .

Je vous ai dit , Laurence , d'où j'étois. Ma famille est à son aise. Vous savez bien que sans vous je ne serois pas garçon laboureur. Mon pere m'aime , & d'autant plus que mon autre frere , que l'on vouloit faire Prêtre , est allé à la guerre depuis dix ans. Mon pere sera bien-aise de me voir marié. Je n'ai pas parlé de tout cela à Maître Médard , parce qu'il voudroit déjà que j'épousasse sa fille ; mais je verrai Monsieur Vincent , & je lui conterai tout.

L A U R E N C E , appercevant son pere.

St , le voilà qui sort avec mon frere. Enfonchez vous dans ces halliers , & vous vous montrerez quand il sera seul.

---

## S C E N E I X .

LAURENCE , VINCENT , USTACHE.

V I N C E N T , *d Laurence.*

Q U e faits-tu là ?

L A U R E N C E .

Rien , mon pere

V I N C E N T .

Oh ! je le crois bien , c'est ta courume. Tiens , Ustache ; voilà ta sœur ; il y a quelque tems qu'elle étoit gentille , soigneeuse , s'occupant toujours. Quand je rentrois à la maison , elle me venoit sauter au cou : « Mon pere , voulez - vous » boire ? Je vais tirer du vin. Mon pere , vous avez chaud , » prenez garde de vous enrumer « Elle cousoit , filoit , tricotoit , avoit l'ceil sur la basse-cour ; elle cherchoit à me souffler en tout , dans les semailles , dans le sarclage , dans les moisssons ; mais depuis que Monsieur Valentin , le garçon du compere Médard , lui fait la cour , ce n'est plus rien de tout cela. Elle me regarde non plus qu'un chien ; son ouvrage lui tombe des mains quand elle rentre à la maison : s'il faut aillier

B ij

12 L'HEUREUSE RENCONTRE ;  
aux champs , elle n'y va qu'en dandinant ; tout ce qu'elle fait ,  
c'est cahin , caha. Je ne l'ai vu travailler de cœur qu'un jour  
de ces vendanges ; il est vrai que Valentin étoit des nôtres.  
Elle gronde toute la semaine , & si le Dimanche elle est un  
peu plus gaie , c'est que...

L A U R E N C E.

Mon pere , voulez-vous que j'aille querir ce Monsieur qui  
est venu avec mon frere ?

V I N C E N T.

Oui. Va , & tâche de te dépêcher.

---

S C E N E X.

V I N C E N T , U S T A C H E.

U S T A C H E.

Dites-moi , mon pere , qu'est-ce que ce Valentin ?

V I N C E N T.

Je te l'ai déjà dit , c'est le garçon laboureur du compere  
Médard.

U S T A C H E.

Mais est-ce que....

V I N C E N T.

Oui , il est amoureux de ta sœur , &c , entre nous , je crains  
fort que....

U S T A C H E.

Comment ventrebleu ! Ah ! tête , ah ! mort ! vertu sang  
bleu , ma sœur....

V I N C E N T.

Eh ! finis , tu me fais peur ; ta sœur est sage.

U S T A C H E.

Et combien y a-t-il de temps qu'ils se connoissent ?

V I N C E N T.

Il y a neuf ou dix mois.

U S T A C H E.

Neuf ou dix mois ! ah ! cent diables...

V I N C E N T.

Finis , te dis-je , ta sœur est sage , j'en mettrois la main  
au feu. Mais , vois-tu ! je serois fâché qu'elle se lassât de  
l'être , & je voudrois bien que la premiere fois que Va-  
lentin se trouvera avec elle , tu lui fisses....

U S T A C H E.

Oui , je lui passerai mon épée au travers du corps,

V I N C E N T.

Non ; je voudrois....

Oui, je lui couperai seulement le nez & les oreilles.  
VINCENT, s'impatientant.

Eh ! non ; je voudrois...

U S T A C H E.

Oui, je ne ferai que lui casser les bras.

VINCENT.

Veux-tu te taire, maudit bavard, & laisser parler ton pere ?

U S T A C H E.

Ah ! parlez, parlez.

VINCENT.

Je t'ai tiré en particulier, pour ne pas te dire cela devant ta mere, qui le diroit à sa fille ; qui le diroit à son amoureux. Je voudrois....

U S T A C H E.

Oui, je...

VINCENT, le regarde, & dit d'un ton fâché :

Oui, je.... hum. (*D'un ton radouci.*) Je voudrois que la premiere fois qu'ils se trouveront ensemble, tu fisses peur à ce Valentin, & qu'il désertât le village.

U S T A C H E.

Attendez.... comment est-il bâti ? est-il grand ? a-t-il bien cinq pieds & quelques pouces ?

VINCENT.

Oui, oui.

U S T A C H E.

Eh bien ! laissez-faire, nous l'engagerons, & je le ferai partir pour le Régiment.

VINCENT.

C'est bien dit, tu as raison. Ne t'inquiète pas : le beau premier moment qu'ils se parleront, je t'avertirai. Rentre le premier, afin que ma femme n'ait point de soupçons.

U S T A C H E.

Un moment. Il me vient une idée : vous ne voulez pas donner ma sœur à quelque manant. peut-être ?

VINCENT.

Non, non pas.

U S T A C H E.

J'ai envie de tâter mon Sergent à ce sujet : qu'en pensez-vous ? C'est un luron, je vous l'ai déjà dit, il fera son chemin ; & vous auriez la satisfaction d'avoir un jour dans votre famille deux hommes avancés au service, ce qui ne seroit pas une petite gloire. Si ce mariage réussissoit, je pense que ce seroit une bonne affaire.

VINCENT.

Eh ! mais oui.... oui, pas mal raisonné.... Allons, fais à

14 L'HEUREUSE RENCONTRE.  
ta fantaisie : je t'en donne la permission. Mais ne me mets pas trop à découvert en cas de refus.

U S T A C H E.

Laissez, laissez moi faire : mille z'yœux ! je ne suis pas un sot.

V I N C E N T.

En effet, je te trouve plus d'esprit qu'à ton ordinaire : fais donc ce que tu voudras, & rentre d'abord.

---

S C E N E X I .

V I N C E N T , *seul.*  
Patience, Monsieur Valentin. Laurence ne fera pas pour vous. Nous vous procurerons un habit qui ne vous coulera rien ; & vous irez ailleurs faire le beau.

---

S C E N E X I I .

V I N C E N T , V A L E N T I N .

V I N C E N T .  
D'où diantre est-ce que vous sortez ?

V A L E N T I N .  
Je viens, Monsieur Vincent....

V I N C E N T .  
Vous venez.... quoi faire ? qu'est-ce que vous voulez ?

V A L E N T I N .  
Je desirerois vous dire un mot.

V I N C E N T .  
Et moi je vous ai dit de ne pas mettre les pieds chez nous : je n'ai rien de plus à vous dire.

V A L E N T I N .  
Je vous en prie, un mot, Monsieur Vincent.

V I N C E N T .  
Dites-moi donc adieu ; car je vous laisse.

V A L E N T I N .  
Je vous en conjure, écoutez-moi.

V I N C E N T .  
Allons, voyons donc, qu'y a-t-il ?

V A L E N T I N .  
Vous êtes fâché contre moi, je ne vous ai pourtant jamais rien fait.

V I N C E N T .  
Pardi, je vous le conseillerois ; essayez pour voir de me faire

C O M É D I E.

quelque chose, je vous montrerai si j'ai les bras gourds. Est-ce tout?

V A L E N T I N.

Maître Médard vous a parlé, M. Vincent?

V I N C E N T.

C'est pour cela que vous m'arrêtez? j'ai fait réponse.

V A L E N T I N.

Mais, Monsieur Vincent....

V I N C E N T.

Mais, Monsieur Valentin, savez-vous que je vous trouve singulier de vouloir épouser Laurence, qui est ma fille & la sœur d'un Anspeffade?

V A L E N T I N.

Je voudrois être le fils d'un Prince pour que vous ne me la refusassiez pas.

V I N C E N T.

Je ne suis pas sûr si je vous la donnerois, fuissez-vous.....  
on ne connoît pas tant seulement votre pere.

V A L E N T I N.

Monsieur Vincent, je n'ai pas voulu le dire à votre compere Médard; mais je vais vous avouer tout. Mon pere demeure à Varicour, à cinq lieues d'ici; c'est un des gros Fermiers de l'endroit. Il y a dix mois que je vins à la fête de ce village: je vis Mademoiselle Laurence, & d'abord je sentis que tout le contentement de ma vie dépendoit de l'avoir pour femme. Je revins chez nous, je ne pouvois plus que penser à elle; je ne mangeois plus, je ne buvois plus.

V I N C E N T, *d'un ton radouci.*

Vous ne buviez plus, M. Valentin?... Ah! Vous voulez m'attendrir; mais je vous avertis qu'il n'en sera rien. Cependant, continuez.

V A L E N T I N.

Pour m'achever, mon pere vouloit me faire épouser une fille avec laquelle j'avois tenu un enfant. Je me sauvaï de la maison, & je me rendis ici tout droit. A votre refus, je me mis garçon de Me. Médard. J'eus d'abord beaucoup de peine à parler à votre fille: quand j'étois avec elle, je ne savois que lui dire; mais enfin, je m'enhardis, & après un long temps, je fus assez heureux pour qu'elle consentît que je vous la fisse demander. Accordez - la - moi, Monsieur Vincent. Un de mes amis m'a fait avertir que mon pere consentira à tout ce que je voudrai. Je ne vous demande ni dot, ni bien; je ne veux qu'elle.

V I N C E N T.

Comment l'entendez-vous, ni dot, ni bien? Est-ce que vous ne la croyez pas légitime? Apprenez qu'elle a son trouf-

16 L'HEUREUSE RENCONTRE ;  
seau , deux journaux de terre , & cent écus dont sa grand'mere  
l'a fait héritière..... J'aime ma fille ; & , le jour de ses noces ,  
la terre & l'argent appartiendront à son mari.

V A L E N T I N .

Eh bien ! Monsieur Vincent ; je prendrai le trousseau ,  
la dot , le bien ; tout ce qu'il vous plaira. Vous aimez Lau-  
rence ; peut-être ne voulez-vous pas qu'elle vous quitte ;  
eh bien ! nous demeurerons ensemble. Je vous servirai  
deux , trois , quatre , cinq , six ans. Il ne me faudra point de  
gages ; vos travaux se feront sans qu'il vous en coûte ni  
soucis , ni peine ; ma femme vous soignera , mes enfans  
vous amuseront , vous caresseront , &....

V I N C E N T .

Tout beau , tout beau donc , Monsieur Valentin ! mais  
c'est un plaisir de vous laisser agencer vos flûtes. Vous pre-  
nez la dot , vous épousez la fille , vous avez des enfants ;  
& moi donc , moi ? vous me contez pour rien ? C'est un  
zéro en chiffre que Maître Vincent ? Et non , non , ce  
n'est pas un zéro : vous n'aurez pas Laurence ; je l'ai mis  
là , vous ne l'aurez pas.

V A L E N T I N .

Vous ferez son malheur , vous ferez le mien ; je l'aime ;  
elle m'aime , Monsieur Vincent.

V I N C E N T .

C'est une impertinente de vous aimer sans ma permis-  
sion : & vous êtes un mal-avisé de vous être fait aimer ,  
sans m'en parler. Vous ferez tous les deux pénitence de  
votre folie.

V A L E N T I N .

Je vous en conjure à genoux par ce que vous aimez le  
plus ; ne nous séparez pas , ne nous faites pas mourir de  
chagrin , Monsieur Vincent.

( Il se jette à genoux . )

V I N C E N T , attendri .

Mordienne !.... non.... vous ne me gagnerez pas.... &....  
O le Gille , qui se met aux genoux des gens pour avoir une  
femme ! Fi , fi , fi , le nigaud !

V A L E N T I N .

Corbieu ! Monsieur Vincent , c'est bien vilain de vous  
moquer comme cela d'un malheureux : si vous n'étiez pas le  
pere de Laurence , je vous....

V I N C E N T .

Qu'est-ce que vous feriez ?

V A L E N T I N .

Si je ne retenois mon courage , je crois que je vous  
étranglerais .

VINCENT,

Tu m'étranglerais !... il ne s'en faut de rien que je ne te....  
J'allois me laisser flétrir, mais... tu m'étranglerais !... Je te donnerai ma fille, va !... J'aimerois mieux que les fièvres quartaines....

VALENTIN.

Ah ! M. Vincent, c'est un moment de vivacité ; je vous en demande pardon, ne me refusez pas pour votre gendre.

VINCENT.

Moi, devenir ton beau-père, pour....

VALENTIN.

M. Vincent encore une fois, je vous demande pardon de mon emportement ; excusez-moi, je n'y étois plus, la colère m'avoit fait perdre l'esprit.

VINCENT.

Ah ! tu me demandes pardon ! je te pardonnerai, mais quand tu me l'auras payé. Je te pardonnerai bientôt, peut-être. Bon jour, bon jour, M. Valentin. (*à part*) Patience, dans un moment... mon garçon est là.

SCÈNE XIII.

VALENTIN, *seul*.

Je suis bien malheureux ! Dans l'instant où il se laissoit toucher.... Ah ! maudite extravagance ! Mais non, il me trompoit : cet homme a le cœur plus dur qu'un caillou. Il auroit été fâché de ne pas me décevoir. Il a voulu me faire croire que je perdois sa fille par ma faute. Ah ! Laurence, si j'ai eu du plaisir à vous aimer, il me coûte cher ! Que ferai-je à présent ? Je n'ai plus, plus d'espoir. Que lui dirai-je, quand je la verrai ? Dieu ! la voilà.

SCÈNE XIV.

VALENTIN, LAURENCE.

LAURENCE, *en courant*.

Rétirez-vous, dans un instant vous reviendrez.

SCÈNE XV.

LE SERGENT, USTACHE, LAURENCE,  
*qui se retire en faisant la révérence au Sergent.*

LE SERGENT.

Sais-tu bien, la Valeur, que ta sœur est jolie;

C

18 L'HEUREUSE RENCONTRE;  
USTACHE.

Oui.

LE SERGENT.

Mais très jolie.

USTACHE.

Elle est assez bien.

LE SERGENT.

Comment? assez bien! Vous êtes modeste sur son chapitre, mon ami la Valeur; & moi je vous dis que sans un certain air de timidité, ce seroit un bijou parfait.

USTACHE.

A la bonne heure. Je suis bien aise de vous entendre faire son éloge. Mais au moins, mon Sergent, pendant que vous serez chez nous, n'allez pas.... Je vous avertis que ni mon pere, ni moi n'y prendrions plaisir.

LE SERGENT.

La Valeur, j'ai toujours aimé à suivre les grands modeles: en garnison, nos Officiers sont libertins; j'y suis volage; en campagne, ils sont perfides, je suis trompeur: mais aujourd'hui que ton pere me donne l'hospitalité.. Je me souviens que l'Empereur César, dans une visite qu'il fit au Roi Charlemagne, ne voulut pas voir sa femme en face de peur d'être tenté de sa beauté.

USTACHE.

C'est fort bien ressouvenu à vous. Mais César n'avoit pas regardé la Reine, & vous avez vu ma sœur, qui est gentille.

LE SERGENT.

Cela offre des inconveniens.

USTACHE.

Il y a moyen de les lever.

LE SERGENT.

Parle.

USTACHE.

Ecoutez. Il faut faire une fin dans ce monde.

LE SERGENT.

Sans doute; après?

USTACHE.

Pierre qui roule n'amasse pas mousse; c'est un vieux dicton,

LE SERGENT.

Fort bien. Mais où en veux-tu venir;

USTACHE.

Epousez Laurence.

LE SERGENT.

Laurence!

USTACHE.

Oui Elle est jeune, belle, sage, & ma sœur; par la cop bleu! vous pourriez faire plus mal.

La Valeur je puis de jour en jour devenir Officier, que feras-tu de ma femme?

U S T A C H E.

Vous la laisseriez ici. Si vous preniez femme à la ville, j'en ai tant vu, que je ne vous conseillerois pas de voyager sans elle: mais vous la prenez au village; & cela devient différent.

L E S E R G E N T.

Mais mon ami, il faut que l'épouse d'un Officier puisse paroître.

U S T A C H E.

Malaperte! ma sœur est d'une figure à ne pas déshonorer un Major de place.

L E S E R G E N T.

Tu ne me comprends pas: je veux te dire qu'il lui faut un état.

U S T A C H E.

Laurence est un des bons partis du canton: & si vous faites ce mariage, en votre faveur mon pere se laignera.

L E S E R G E N T.

Ah! la Valeur, j'ai trop vu ta sœur, & je sens bien que je finirai par l'épouser. Vois, parle à ton pere, arrange, & quand tout sera prêt, voilà ma main, j'en gratifierai cette belle enfant. O Amour! Amour! tu subjuguas Scipion, Caton, Pharamond, les quatre Fils Aymon; & depuis la belle Hélène, qui fit ruiner Constantinople, jusqu'à la fille de Maître Vincent qui me fera peut-être quitter le Régiment, tous les Guerriers ont passé par tes mains.

U S T A C H E.

Ainsi voilà donc qui est fait?

L E S E R G E N T.

Voilà qui est fait. Je sacrifie à ta sœur...

U S T A C H E.

Oh! ça, je vais faire part de tout à mon pere, & je compte l'engager à consentir.

L E S E R G E N T.

Il est inutile d'en parler à Laurence; sûrement elle m'adorera.

U S T A C H E.

Tout coup vaille: au moins les filles de village ne savent point encore avoir de volonté; elles obéissent à leurs parents.

L E S E R G E N T.

J'aperçois ma jeune Divinité.

## SCENE XVI.

LE SERGENT, USTACHE, LAURENCE.

LE SERGENT.  
Bon jour, la belle poulette.LAURENCE.  
Je vous souhaite le bon jour, Monsieur. Mon pere vous attend, mon frere.USTACHE.  
Laurence, voilà mon Sergent qui te trouve bien aimable.LAURENCE.  
Il a bien de la bonté.LE SERGENT.  
Surement, ma petite mere, je vous proteste que jamais Pierre de Provence n'aima mieux la belle Maguclone, &c que....LAURENCE.  
Vous me faites trop d'honneur.LE SERGENT.  
Et du plaisir ? vous n'en dites rien.LAURENCE.  
C'est que cela ne m'en fait point.LE SERGENT.  
O pudeur ! pudeur !USTACHE.  
Allons, allons, ne laissons pas impatience mon pere.LE SERGENT.  
Adieu, belle inhumaine; nous boirons à votre santé.

## SCENE XVII.

LAURENCE, seule.  
Pendant le temps qu'ils boiront, je pourrai parler un peu à mon aise avec Valentin. Hélas ! en quel état vais-je le mettre ! Ah ! nous sommes tous deux bien à plaindre ! J'entends le bruit des feuilles : sûrement c'est lui : c'est lui-même.

## SCENE XVIII.

LAURENCE, VALENTIN.

VALENTIN.  
Tout est perdu, ma chere Laurence.

Tout est perdu, mon cher Valentin.

V A L E N T I N.

Votre pere a rejetté toutes les propositions, & nous avons  
eu... Je n'ose vous tout avouer.

L A U R E N C E.

Mon frere ne veut pas seconder mon inclination pour  
vous ; & de plus il m'a proposé... Je n'ai pas la force de vous  
dire le reste.

V A L E N T I N.

A quoi serviroit de nous rien cacher ? Nous n'en serons  
pas moins misérables. J'ai eu une dispute terrible avec votre  
pere ; il ne veut plus entendre parler de moi.

L A U R E N C E.

Vous avez raison, il faut tout dire. Non-seulement mon  
frere refuse de me servir en agissant pour vous ; mais même  
il a dit à ma mere qu'il m'en faudroit accepter un autre.

V A L E N T I N.

O ciel ! un autre ! Ah, Laurence !

L A U R E N C E.

Vous me déchirez le cœur.

V A L E N T I N.

Un autre ! Je suis au comble de l'infortune. Ah, Dieu !  
vous l'a-t-on nommé ?... Jamais, non, jamais je ne pourrois  
supporter de vous voir la femme d'un autre. Je vais aban-  
donner le pays ; je m'en irai le plus loin que je pourrai.

L A U R E N C E.

Ah, Valentin !

V A L E N T I N.

Je ne vous verrai pas triste ; vous ne me verrez pas périr  
de chagrin. Donnez moi votre main, que je la ferre ; que je  
la baise ; c'est pour la dernière fois. Adieu, Laurence.



### S C E N E X I X.

VINCENT, USTACHE, VALENTIN.  
LAURENCE.

C LAURENCE, sans voir son pere, ni son frere.  
C'est pour la dernière fois !...

V A L E N T I N.

Je puis bien vous embrasser, n'est ce pas ?

(Il l'embrasse.)

U S T A C H E.

Comment ! million de bombes !...

L A U R E N C E.

Ah ! Dieu ! c'est mon frere... (Elle se sauve dans la maison.)

## SCENE XX.

VINCENT, USTACHE, VALENTIN.

USTACHE.

V A te cacher, effrontée; vas, tu as raison de te sauver.  
VALENTIN.

Oh! c'est bien innocemment, M. Ustache, &amp; vous ne devrez pas vous en fâcher.

USTACHE.

Qu'est-ce que c'est? je ne dois pas m'en fâcher! il me plaît de m'en fâcher. Connoissez-vous cet insolent-là, mon père?

VINCENT.

Oh! c'est un fort joli garçon, je t'affirme; tantôt, parce que je lui ai refusé ta sœur, il vouloit m'étrangler.

USTACHE.

Etrangler mon père! embrasser ma sœur! &amp; je n'échinerais pas ce maroufle-là! Mort d'un tonnerre!

VALENTIN.

Monsieur Ustache, tenez - vous tranquille: je ne suis pas content; je me soucie de vivre dans ce moment-ci, comme de cela; ne vous exposez pas: vous êtes le frere de votre sœur; je serois fâché de vous faire du mal; mais je ne vous crains pas.

USTACHE.

Et crois-tu que je te craigne, moi? Un soldat de Sa Majesté! Mauglebleu! double maraud! je ne sais qui me tient de te...

VINCENT.

Doucement, Ustache.

VALENTIN.

Jarni! si mon frere qui est à l'armée, étoit ici, vous ne me parleriez pas comme vous faites, entendez-vous?

USTACHE.

Et que feroit-il, ton père; ton frere; quand ils seroient cinquante?

VALENTIN.

Il me donneroit son épée, &amp; nous verrions.

USTACHE.

Diable!... vous avez du cœur, M. Valentin; eh bien! tant mieux. Il y a moyen d'avoir une épée; enrôlez-vous dans le Régiment.

VALENTIN.

Non; après la maniere dont vous avez traité votre sœur, je ne veux pas servir avec vous.

Vous ne voulez pas?  
V A L E N T I N.

Non.

U S T A C H E.

Vous faites le mutin? Vous vous engagerez, ou vous quitterez le village, & nous verrons qui mangera le lard.

V A L E N T I N.

Vous me menacez, je ne ferai ni l'un ni l'autre.

---

S C E N E   X X I.

LES PRÉCÉDENS. Me. V I N C E N T.

V Me. V I N C E N T , qui paraît sur la porte.  
Incent, Vincent! votre fille qui vient de se trouver mal.

---

S C E N E   X X I I.

V A L E N T I N , U S T A C H E , V I N C E N T .

(*Ils courent vers la Maison.*)

Q U' est-ce que vous voulez? Nous n'avons pas besoin de vous.

V A L E N T I N .

Ah! M. Ustache, laissez-moi la voir; je m'engagerai avec vous, je vous le promets.

---

S C E N E   X X I I I.

LES PRÉCÉDENS. L E S E R G E N T .

C E n'est rien, la Valeur: on lui a jetté de l'eau sur le visage; elle revient; ne vous effravez pas.

V A L E N T I N , à U stache & à V incen t.

Je vous en prie, que je la voie, je m'engagerai.

V I N C E N T .

Laissons-la lui voir, mon fils, pourvu qu'il signe son engagement avant.

V A L E N T I N .

Donnez, donnez, je signerai.

24 L'HEUREUSE RENCONTRE ;  
USTACHE.

Mon Sergent , voilà un jeune homme qui veut s'engager ; faites-lui son engagement tout de suite.

LE SERGENT.

Ah ! ah ! mais il est d'une jolie figure ; c'est fort bien fait.  
Eh bien ! mon ami , tu veux t'engager ?

VALENTIN.

Oui , sur le champ.

LE SERGENT.

Oh ! oh ! peste ! il est bien déterminé. Combien veux-tu d'engagement.

VALENTIN.

Rien.

LE SERGENT.

Rien !

VALENTIN.

Dépêchez-vous , c'est tout ce que je vous demande.

LE SERGENT.

Quel âge as-tu ?

VALENTIN.

Vingt ans.

LE SERGENT.

Quels lieux t'ont vu naître ?... d'où es-tu ?

VALENTIN.

De Varicour.

LE SERGENT , étonné.

De Varicour ! Y connois-tu...

VALENTIN , brusquement.

Oui , Monsieur. (*A mi-voix.*) Le ciel te confonde avec tes lanternneries.

LE SERGENT , à Ustache.

Que dit - il entre ses dents ?

VALENTIN.

Je vous donne au diable avec vos questions.

LE SERGENT.

Tu es bien impudent de parler de la sorte à un Sergent.

USTACHE.

Il a quelque raison de s'impatienter.

LE SERGENT.

Mais encore faut-il que je fasse les demandes nécessaires ; que je sache son âge.

VALENTIN.

Vingt ans : je vous l'ai dit.

LE SERGENT.

Son pays.

VALENTIN,

COMÉDIE  
VALENTIN.

25

Varicour, puisqu'il faut tout vous répéter.  
LE SERGENT.

Son nom.

VALENTIN.  
Valentin Raimond.

LE SERGENT.  
Eh! c'est mon frère.

USTACHE, VINCENT, ensemble.  
Lui votre frère!

VALENTIN.  
Moi, votre frère!

LE SERGENT, *lui sautant au cou.*  
Oui, mon cher Valentin, je suis ton frère ainé, Guillaume Raimond. L'heureuse rencontre! Comment se porte notre père?

VALENTIN.  
Il se porte bien. Nous lui avons causé bien des peines!

LE SERGENT.  
Nous allons les réparer, c'est mon dessein. Mais toi, par quel hasard te trouvè-je ici? Pourquoi as-tu quitté la maison paternelle & tes Dieux Pénates?

VALENTIN.  
Vous saurez tout, faites ma paix avec Monsieur Vincent; & laissez-moi aller voir sa fille.

LE SERGENT.  
Aller voir sa fille? Sais-tu bien, mon cher petit frère, que cette fille & moi nous devons être unis par les noeuds de l'hymen?

VALENTIN.  
Quoi! qu'est-ce que vous dites?

LE SERGENT.  
Je dis que Laurence m'est promise, & que je dois l'épouser.

VALENTIN.  
Ah! mon frère, mon cher frère, n'empoisonnez pas le plaisir que j'ai de vous revoir. J'adore Laurence, je donnerois avec joie tout mon sang pour elle; ne m'arrachez pas mon bonheur, ne me faites pas détester la vie, vous hair, me hair moi-même. Encore une fois, faites ma paix avec Monsieur Vincent, pour que j'aille me jeter aux genoux de ma chère Laurence.

LE SERGENT.  
Ah! le petit enchanteur! Il m'en coûte..... mais t'aimes-t-elle?

VALENTIN.  
Oui.

D

Allons, je te la cede.... où cours-tu? voilà sa mere qui l'amene ici pour lui faire prendre l'air.

---

## SCENE DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS. Mde. VINCENT, LAURENCE.

LE SERGENT.

O H! ça, Monsieur Vincent, vous voyez tout ce qui vient de se passer; il faut vous laisser vaincre en faveur de Valentin; c'est mon frere: à ce titre, il mérite quelque chose. Mon ami la Valeur est certainement de mon avis; j'espere qu'il se joindra à moi, & que....

USTACHE.

Dès que c'est votre frere, ceci change bien la these. Mon pere, j'ai des obligations à mon Sergent. Il faut...

VINCENT.

Je t'entends. Nous verrons. Je suis raisonnable.

VALENTIN.

Ah! Monsieur Vincent! (*Il l'embrasse & court à Laurence.*) Ma chere Laurence! voilà mon frere. Tout est changé. Votre pere consent. J'ai trop de joie, je ne puis pas parler.

Me. VINCENT.

Tenez, mon mari, je suis bien aise que vous soyez décidée; vous ne pouvez mieux faire. Car, Monsieur, (*au Sergent.*) fans dire mal de vous, c'est un bon enfant que votre frere, qui rendra notre fille heureuse, & qui...

VINCENT.

Et qui.... Que vas-tu leur conter-là? C'est bon, c'est bon. Oh! ça, Monsieur Valentin, en considération de Monsieur votre frere, qui est Sergent dans le Régiment de mon fils, je vous donne Laurence; mais c'est à une condition, Monsieur le Sergent.

LE SERGENT.

Que desirez-vous de moi?

VINCENT.

Ustache m'a dit que vous étiez un drôle de corps.

USTACHE, *bas, le tirant par la manche.*

Il ne faut pas dire cela, mon pere.

VINCENT.

C'est-à-dire; un homme tout ridicule... qui faites tire les autres.

USTACHE, *bas, & frappant du pied.*

Eh! monsieu, c'est encore pis,

## C O M É D I E.

37

VINCENT, se retournant vers Ustache, & d'un ton fâché.

Mais qu'est-ce que cela signifie? je crois, Dieu me par-  
donne, que tu prétends m'apprendre à m'expliquer. Je te  
trouve un drôle de corps toi-même; il me sera permis de te  
le dire, peut-être.

L E S E R G E N T.

Il a tort: je ne m'offense pas des expressions grossières des  
hameaux. Que puis-je pour vous? dites.

V I N C E N T.

Je voudrois que vous me fissiez un conte pour me faire  
rire, car il m'a dit que vous étiez tout-à-fait plaisant.

V A L E N T I N.

Mon frère, soutenez votre réputation.

L E S E R G E N T.

Volontiers: écoutez. Il y avoit une fois un Roi....

U S T A C H E.

Et une Reine.....

L E S E R G E N T.

Nenni, pas cette fois: c'étoit un Roi tout seul. Il avoit  
une fille dont le nez étoit court, court, on ne le voyoit pres-  
que pas. Cette fille..... étoit une fille.

V I N C E N T.

Oui.

L E S E R G E N T.

Elle avoit donc son pere, son pere avoit eu une femme;  
cette femme avoit un frère, Roi d'un autre Royaume; ce  
frère avoit un fils.

U S T A C H E.

Ce qui m'en plaît, des contes de mon Sergent, c'est qu'ils  
durent.

V I N C E N T.

Paix donc, Ustache.

L E S E R G E N T.

Ce fils avoit le nez long, long, qui ne finissoit plus. At-  
tendez, non, je me trompe; c'est la fille qui avoit le nez  
long, & le Prince avoit le nez court. Pour revenir: il  
étoit décidé, dès leur naissance, que l'on marieroit le Prince  
avec la Princesse, aussi-tôt qu'ils seroient en âge. Or,  
ils se ressemblaient tous les deux par l'esprit; ils étoient bien  
malins, bien mordans, ils se moquoient de tout le monde,  
& croyoient que, pour être beau, il falloit avoir le nez fait  
comme le leur. Il n'étoit pas tût de les contrarier là-dessus,  
parce qu'on avoit eu grand soin de les gâter. Et puis, person-  
ne ne les aimoit: qui leur auroit dit la vérité? Cependant le  
temps de la conclusion du mariage vint; la Princesse avertie,  
se rengorge & part. En chemin, elle critiquoit chacun de plus

28 L'HEUREUSE RENCONTRE, &c.  
belle; & le Prince, en l'attendant, étoit aussi plus caustique  
qu'à l'ordinaire. Enfin, la future arrive, on voie au devant  
d'elle, les deux époux se voient.

VINCENT, riant.

Ah, ah, ah, comme ils furent attrapés!

LE SERGENT.

Grand Dieu! qu'il est camus! dit la Princesse. Juste Ciel!  
elle a un pied de nez, dit le Prince. Les Courtisans riaient  
tout bas d'une aventure qui auroit fait plaindre les nouveaux  
mariés, sans leur caractère; car au bout de tout, cela étoit  
fâcheux: mais on ne fit qu'en tire, comme je vous disois,  
& on retint leurs exclamations qui passerent en proverbes.  
Depuis, on ne manque pas de les appliquer à tous ces gens  
qui se font toujours de fête sur ce qui les regarde, & qui  
s'attendent à tous les succès qu'ils n'obtiennent pas.

VINCENT.

C'est bien, Monsieur le Sergent. Ainsi, ceux qui ne prétendent à rien, n'ont rien à craindre.

LE SERGENT.

Oh! si: on veut croire qu'ils prétendent, & on dit d'eux  
l'une ou l'autre moitié du proverbe.

VINCENT.

En ce cas, ceux qui veulent croire méritent les deux moitiés ensemble.



FIN.

---

On trouve à Avignon, chez JACQUES GARRIGAN, Imprimeur-Libraire,  
place Saint-Didier, un assortiment de Pièces de Théâtre, imprimées dans  
le même goût.